



Les Kunas de Panama, 25 mai 2006

Des fraîches montagnes guatémaltèques où nous étions il y a encore deux mois, nous avons plongé dans la grande bouche chaude et humide des tropiques qui nous ont avalés tout blancs et crus pour nous recracher bien cuits et tout suants de la folie des lieux.

C'est que le choc entre la quiétude des hautes terres

mayas et l'explosive activité des Caraïbes est à la hauteur de la perte d'altitude. Des 3000 mètres de l'altiplano, nous voici tombés bien bas, au point de venir chatouiller la mer dès que l'envie ou le besoin s'en font sentir.

Ainsi, pour en arriver jusqu'à Carthagène des Indes (pour la différencier de la Carthagène ibérique), nous avons tout simplement suivi la géographie des lieux: Guatemala, Salvador, Honduras, Nicaragua. Ce dernier pays, si mal connu des visiteurs étrangers, a pourtant bien des charmes à dévoiler. Granada, ville jadis riche est prisée par les plus grands pirates, fut attaquée plusieurs fois par ces derniers qui, pour l'atteindre, remontaient la rivière San Juan depuis l'Atlantique, en barque compte tenu des rapides qui secouent la rivière. Il traversaient ensuite le grand



lac Nicaragua jusqu'à la ville qui se situe sur la rive opposée. La stratégie de ces hommes téméraires a d'ailleurs inspiré quelques ingénieurs américains qui étudièrent la possibilité d'ouvrir un canal qui aurait relié l'Atlantique au Pacifique, grand rêve de tous les navigateurs depuis la conquête espagnole. A contre courant des pirates, nous traversons ce lac au milieu duquel pointent deux volcans plus ou moins jumeaux. Maderas et Concepción, culminant respectivement à 1394 et 1610 mètres, sont les points de repère du marin d'eau douce. Quatre heures passées en seconde classe dans un rafio sordide nous ont convaincu de ne plus jamais renouveler l'expérience. Au mieux, on en ressort avec le syndrome de la fesse tallée (banquettes en bois obligeant), au pire, on a vomi ses trois derniers re-

pas, on a mal à la tête (les pauvres voyagent toujours à côté du moteur) et on a en prime les fesses tallées. Être au même tarif que les locaux a cependant du bon: au moins, on se souvient du voyage.

Sur l'île d'Ometepe (de l'aztèque "Ome", deux, et "Tepetl", monts), Concepción et Maderas veillent sur 35000 habitants qui font pousser tout ce que la riche terre volcanique a à leur offrir, sans un seul engrais: bananes, papayes, mangues, melons, pastèques, oranges, citrons, café, tabac, noix de cajou, vanille, cacao, riz, blé, etc. Pas de route, mais une piste en forme de huit qui s'enroule autour des deux volcans. Quelques bus, grâce auxquels on peut espérer faire 15 km en une heure, si un iguane n'a pas eu la bonne idée de s'arrêter pour la sieste au milieu du

chemin. On peut alors encore décider de le déloger: avec quelques pommes de terres et une sauce tomate, cela fera une bonne soupe.

Ometepe, avant l'arrivée des espagnols et des pirates, était habitée par les indigènes Niquirano qui, menacés sans cesse, abandonnèrent les côtes de l'île pour les versants des volcans. Aujourd'hui, la population métissée d'Ometepe se dit descendante de ces indigènes qui ont fini par disparaître. Cependant, les différentes tribus qui ont occupé successivement l'île depuis plus de 4000 ans ont laissé des traces de leur présence à travers des pétroglyphes exceptionnels que certains archéologues ont tenté d'analyser. Mais compte tenu de l'instabilité politique du Nicaragua dans les années 70 et 80, très peu d'études ont été faites. En se promenant dans l'île, il est possible d'admirer ces vestiges qui sont restés à leur emplacement d'origine pour la plupart. Dans le village d'Altagracia, au nord, de superbes statues d'homme-aigle et d'homme-loup sont à la disposition des yeux de tous dans le jardin de l'église. La personne en charge, un vieux monsieur passionné, nous raconte même que le musée du Louvre a émis le souhait d'emprunter cette collection pour un temps. "Les curés de l'église n'ont jamais voulu", ajoute-t-il. "Ils avaient peur qu'on ne veuille plus la leur rendre!"

Plus grand pays d'Amérique centrale (toutefois plus petit que la France), le Nicaragua est cependant celui qui a le moins de routes. Et pour cause: le nord du pays est criblé de marais, de rivières et de canaux que la population a toujours emprunté pour se déplacer. Pour nous rendre sur la côte atlantique, nous avons plus souvent voyagé en bateau qu'en bus.

Trois jours de voyage depuis Ometepe: l'arrivée à Bluefield est étonnante. Située au bord d'un lagon aux eaux boueuses, la

ville tourne vers le large son regard tout en couleur. Sur le port, c'est l'euphorie. Plus un blanc en vue.

On est noir ou métis. En arrivant à Bluefield, nous sommes entrés dans un nouveau monde: celui des Caraïbes. Là-bas, on parle anglais ou créole, héritage d'années d'esclavage dans les plantations antillaises. La chaleur des tropiques semble avoir déteint sur la gente féminine qui ne jure que par des tenues des plus minimalistes. Si vous êtes une femme, étrangère de surcroît, n'essayez pas d'obtenir d'un homme le moindre renseignement. Il répondra à vos questions par "Alors chéri, t'as quel âge?" ou encore "T'es mariée?". Dans mon cas, la présence de David ne déstabilise absolument pas mes interlocuteurs qui, au contraire, me demandent "Et lui, c'est qui?" en le montrant du bout des lèvres. La musique, qui bat son plein dans les rues de la ville, ne semble incommoder personne. Même les perroquets, qui remplacent nos chats, aiment ça: on leur apprend à danser le reggae. L'ambiance nous donne le goût des vacances: nous décidons de passer une semaine sur une île-magazine (eau turquoise, cocotiers et coraux aux mille couleurs), ou nous avons l'honneur de recevoir la visite d'une grosse mygale velue dans notre lit.

Le Nicaragua fut donc une étape agréable sur notre route vers le Sud. Ayant Panama en vue comme prochaine destination, nous décidons de ne faire que traverser le Costa Rica malgré tous les attraits de ce pays. Notre souvenir le plus marquant de San José, la capi-

tales, reste celui d'un chauffeur de taxi nous disant, sa course terminée, que nous sentons très



mauvais. Peut-être est-ce vrai, peut-être est-ce tout simplement que nous l'avons vexé en refusant de le payer plus que ce que son compteur indique. C'est souvent comme cela en Amérique latine: être étranger est une assez bonne raison pour que nous déboursions toujours plus que les autres. Le bus, la nourriture, l'hôtel, et même les toilettes publiques!

La Panaméricaine nous mène donc à notre dernière étape avant l'Amérique du sud: le Panama. Le pays a une histoire un peu différente de ses voisins d'Amérique centrale. Il fut en effet une province colombienne jusqu'en 1903, date à laquelle il devint indépendant grâce à l'aide des États Unis qui désiraient racheter les concessions françaises du canal de Lesseps. Ce dernier avait projeté de construire un canal au même niveau que l'océan, ce qui demanda des travaux de forage énormes. En huit ans, entre 1881 et 1889, plus de 22000 hommes perdirent la vie, victimes des maladies tropicales et de la fatigue. Notre cher Gauguin fit même un saut au Panama, où il réussit à se prendre une amende pour avoir

Trois jours de voyage depuis Ometepe: l'arrivée à Bluefield est étonnante.

uriné sur la voie publique. Atteint de la malaria, il quitta le pays pour d'autres aventures un peu plus humaines. On ne lui connaît aucune oeuvre de cette époque.

Les Français ayant fait banque-route, il fallut se débarrasser du terrain. L'un des ingénieurs de Lesseps, Buneau-Varilla, qui savait les États-Unis intéressés par la construction d'un canal au Nicaragua ou au Panama, demanda à la Colombie la permission de vendre la concession aux Américains. Devant le refus de celle-ci, la petite province du Panama, désireuse depuis plusieurs années déjà d'obtenir son indépendance, les États Unis et Buneau Varilla décidèrent d'agir. Le Panama s'autoproclama indépendant en 1903, soutenu et défendu par les Américains qui avaient tout à y gagner. Cependant, ne dites pas à un Panaméen que la situation actuelle de son pays (le plus riche d'Amérique centrale) est due en partie à l'intervention des Français et des Américains : vous risqueriez d'avoir des ennuis.

Pendant presque un siècle (jusqu'en 1999), l'armée nord-américaine a été très présente au Panama et est même intervenue à plusieurs reprises dans les affaires politiques du pays. Pour celui qui connaît les États-Unis, l'influence de la superpuissance se ressent très fortement dans la ville même de Panama. Opposé à la vieille ville (classée par l'UNESCO au Patrimoine Mondiale de l'Humanité) s'étend le nouveau quartier des affaires dont les dizaines de gratte-ciel brillent sous le soleil des tropiques. Centres commerciaux, promenades et places ont des noms américains. Et bien entendu, le Balboa n'est autre que le Dollar. La vieille ville a cependant son caractère bien à elle, hérité du goût espagnol pour les couleurs et les grandes demeures coloniales.

À l'abondance de la cité s'oppose cependant la pauvreté de certaines campagnes telle que la

côte Atlantique du pays. Désireux d'en savoir plus sur la culture des indigènes Kunas (Dule dans leur langue), nous traversons en effet le pays qui, en son point le plus étroit, mesure à peine plus de 60 km, et tournons le dos au Pacifique



pour faire face à l'Atlantique. C'est sur la côte nord-est du pays que se trouve la Comarca de Kuna Yala, la terre des Kunas. Au premier abord, il semble difficile d'y pénétrer: la législation y est plus stricte que nulle part ailleurs. Et pour cause, les Kunas sont les premiers indigènes des Amériques à avoir obtenu leur autonomie et l'autogestion de leur terre (sous-sol y compris) en 1925. Les étrangers sont autorisés à visiter la région mais doivent cependant respecter à la lettre les lois locales.

La Comarca est une bande de terre de plus de 200 km de long sur une vingtaine de kilomètres de large seulement, complétée par un archipel de plus de 350 îles. Les Kunas, qui y immigrèrent il y a environ 150 ans, vivent aujourd'hui sur une cinquantaine d'îles. Seuls quelques villages isolés sont restés sur la terre ferme, le reste des terres étant recouvert par une jungle épaisse. Il est dit que la population, qui vivait jadis dans la forêt du Darien, aurait fui la malaria et autres maladies tropicales, mais on suppose également que d'autres peuples auraient poussés les Kunas vers le

Nord.

Grâce à l'aide et aux conseils d'amis passionnés par la culture dule, nous décidons de nous rendre à Carti, un archipel de quatre petites îles situé à l'extrême ouest de la Comarca.

Pour y accéder, les possibilités sont variées: par avion, par piste (en 4/4 seulement, pour vaincre les mares de boue et la rivière à traverser) ou par bateau. Pour notre premier contact avec ce peuple, nous choisissons le moyen le plus long, mais aussi le plus « local » : le bus jusqu'à la côte, puis un cayuco (barque creusée à partir d'un seul tronc) à moteur, embarcation pas toujours très étanche. Avant de pénétrer en territoire kuna, il est impératif, que l'on soit étranger ou non, de se déclarer au poste de police et de payer un droit d'entrer. À partir de là, nous répondons aux lois kunas. Par exemple, nous avons l'interdiction de prendre la photo d'un local sans son accord préalable et, bien souvent, devons le dédommager d'un dollar par cliché.

À Carti Yantupu, nous rencontrons Aurelio et sa famille qui nous accueillent dans leur maison faite de bambous et de feuilles de palmes. Aux poutres maîtresses sont accrochés des hamacs qui seront désormais les berceaux de nos nuits. Nous sommes rapidement informés des règles à respecter dans l'île :

A partir de là,
nous répondons
aux lois kunas.

Chaque communauté est dirigée par un saila, qui représente l'autorité.

interdiction pour nous de sortir après le coucher du soleil, de nous balader en maillot de bain ou torse nu dans le village et de prendre des photos dans la maison du congrès, qui est le lieu où se déroulent les réunions du village. Chaque communauté est dirigée par un saila, qui représente l'autorité. De la façon la plus démocratique qui soit, le saila ne prend pas de décision sans s'en référer d'abord aux membres du congrès et aux villageois. Ainsi, plusieurs fois par semaine, le congrès se réunit et discute des problèmes auxquels fait face la communauté et tente de trouver des solutions.

Sur l'île de Yantupu, la vie se déroule au rythme du vent, de la pluie et du soleil. Chaque matin, Axcel, le fils unique d'Aurelio et Aleida, se rend à l'école en cayuco sur l'île voisine, Suitupu. A l'heure où il part, peu de temps après le lever du soleil, on assiste à un spectacle époustoufflant de sérénité : des dizaines de cayucos, sans moteurs cette fois, se déplacent d'une île à l'autre pour emmener les uns à l'école, les autres au travail. Hommes et femmes rament de leurs pagaies de bois dans un silence absolu.

Les Kunas, qui sont restés plus ou moins hermétiques au monde extérieur, vivent encore pour la plupart de la pêche et de l'agriculture. Pendant longtemps, l'argent n'avait pas sa place à Kuna Yala : la monnaie traditionnelle d'échange est la noix de coco, qui abonde sur les îles inhabitées de l'archipel. Encore aujourd'hui, les bateaux de cabotage colombiens échangent leurs marchandises (nourriture, vêtements, vaisselle, gadgets en tout genre) contre des noix de coco prisées en Colombie. Cependant, le dollar a inexorablement percé le cocon et prend de plus en plus d'importance dans la vie des Kunas. A Yantupu,

cependant, il n'y a pas de travail qui permette de gagner de l'argent comme c'est le cas à Suitupu, où l'école et certaines administrations panaméennes se sont implantées et injectent le billet vert dans la société dure.

L'un des seuls revenus de la petite île de Yantupu est la taxe de deux dollars que nous payons pour y séjourner.

Dans sa grande sagesse, le saila se refuse donc à moderniser » son île

en acceptant les générateurs et l'aqueduc que le gouvernement du Panama se propose de construire pour alimenter l'île en eau douce. Car, qui va payer l'essence ? Qui effectuera l'entretien et les réparations ? A ne pas se créer de besoins, on évite bien des problèmes...

Ainsi, quand ils en ont besoin, les hommes du village vont chercher de l'eau à la rivière qui est sacrée : il est interdit de la polluer avec des déchets ou avec les moteurs des cayucos, la rame étant de rigueur. Quand le soleil se couche, les villageois qui en ont les moyens allument leurs lampes à pétrole le temps de la réunion du congrès ou du repas et vont vite se coucher. Le matin suivant, alors qu'il fait encore nuit, les uns partent à la pêche, les autres aux champs qui se trouvent sur la terre ferme. Là-bas, les hommes du village y exécutent des travaux communautaires pour le village. Il ne

sont pas rémunérés en devises, mais en nourriture. Ainsi, à part si les cultures ne donnent rien, personne ne meurt de faim à Yantupu comme dans la plupart des îles de la Comarca ou yuccas (tubercules), bananes- légumes (plantain), avocats,



mangues, bananes sont ramenés régulièrement des champs. Celui qui manque à son devoir communautaire paie une amende, en billet vert, celle-ci.

Tandis que les hommes bêchent, les femmes cousent. C'est l'équilibre des sexes. Cependant, tandis que les femmes portent le vêtement traditionnel, les hommes s'affublent de tee-shirt aux slogans politiques ! C'est la conscience féminine. Avec l'arrivée des Européens, l'habit traditionnel des Kunas a évolué, mais l'idée reste la même. Lorsqu'ils vivaient encore isolés dans la jungle, les Kunas se peignaient le corps de motifs géométriques inspirés de leur environnement. Ces motifs sont restés, mais sur le tissu qui constitue la mola. La mola est devenue l'emblème de la nation : c'est une superposition de couches de tissu de couleurs différentes (les plus traditionnelles étant le rouge,

l'orange et le bleu) cousues grâce à la technique de l'applique inversée. Ces pièces de tissu rectangulaires sont l'occasion pour les femmes de mettre en pratique leur imagination et leur esprit de créativité. À l'origine, il n'existait pas deux molas semblables. Aujourd'hui, certaines femmes ont fait de la copie leur maître mot.

Les molas sont toujours fabriquées par paires (non pas identiques, mais ressemblantes) car elles seront ensuite cousues ensemble pour confectionner le corsage traditionnel. Ainsi, chaque femme porteur sur elle le vecteur de sa tradition.

Le temps à Yantupu semble filer comme le vent. La mère d'Aurelio, sa femme et sa cousine, passent une bonne partie de leur journée à coudre, quand elles ne sont pas affairées dans

la mettant en monde, elle est considérée comme une personne aux pouvoirs si puissants qu'ils auraient tués sa propre génitrice. Son rôle dans la société kuna est de diagnostiquer les maladies grâce aux esprits des ancêtres qui lui rendent visite dans ses rêves. Ainsi, le patient vient la voir et lui explique rapidement ses symptômes en lui glissant un dollar dans la main. Le soir même, Siabibi brûle des fèves de cacao devant les statuètes qui abritent les esprits, les *nuchu* et fume la pipe en les invoquant. Elle aura la réponse dans la nuit même. Le patient, suivant le diagnostic, ira ensuite chercher ses plantes médicinales chez le guérisseur.

Siabibi m'habille du corsage et du paréo traditionnels, tandis qu'Aleida me fabrique un *wini* autour de mon bras gauche. Il m'en faudrait trois autres pour respecter la tradition, mais chaque *wini* de mollet demande une journée de travail !

Elles ajoutent un foulard rouge et jaune sur ma tête et, pour finir, Siabibi me prête son « or de poitrine », un bijou énorme entièrement en or qui recouvre toute la poitrine. Il ne me manque plus que l'anneau d'or que chaque femme kuna a entre les deux narines, mais je m'en passerai cette

fois-ci. La touche finale: le trait de maquillage qui orne le front et le nez des femmes les plus conservatrices. Pas très confortable pour une occidentale comme moi, mais le goût pour l'ornementation est un penchant universel présent en chacune de nous: je finis toujours pas me laisser charmer pour les mille et une coquetteries qui font la beauté de femmes de caractère.

Notre présence se prolongeant au village, nous finissons pas être connus de tous. Dans la petite rue principale, des têtes

s'extrait des fenêtres pour nous voir passer. « Nuedi ! », bonjour ! La présence d'étrangers ne semble pas déranger, tant que nous ne dépassons pas les limites. Ainsi, c'est le *saila* lui-même qui nous propose un jour de faire des photos de sa famille. Dans sa maison, cinq ou six hamacs se balancent sous les poutres. Horacio vit avec les soeurs de sa femme aujourd'hui décédée car, dans la tradition matrilinéaire, les hommes mariés vont vivre dans le foyer de leur épouse. Toute la famille y passe : grands-mères, enfants, petits-enfants jusqu'au dernier ne qui a à peine un mois. Horacio désire que nous fassions quelques photos de lui que ses petits enfants pourront regarder plus tard en se souvenant de la sagesse de leur aïeul. Après la séance, il se rend au congrès pour chanter devant tout le village les chants ancestraux que tout *saila* doit connaître: ils racontent l'histoire, la lutte et les inquiétudes du peuple kuna depuis la nuit des temps.

Horacio est préoccupé: la jeunesse n'est plus intéressée par la tradition, se lamente-t-il. La plupart des jeunes filles ne portent plus la *mola*, tandis que les jeunes hommes n'ont d'autre ambition que de s'exiler en ville pour gagner de l'argent. Ce que ni les missionnaires, ni la police panaméenne n'a réussi à faire, l'argent est en train de le réaliser: un véritable bouleversement des valeurs de ce peuple dont l'inexpérience peut dicter des actes aux conséquences catastrophiques pour sa culture et son avenir. Les éléments de changement, qui sont venus de « l'extérieur », sont en train d'embraser la société kuna de « l'intérieur ». Chaque dollar représente aujourd'hui un peu plus d'indépendance qui pousse à l'individualisme et renie l'esprit de communauté: de l'essence pour un moteur, des vêtements, de la nourriture manufacturée, et même le téléphone portable (Carti est le seul archipel desservi par un réseau de télécommunications). Pour-



la petite hutte-cuisine à râper et à presser la coco pour la cuisson du *Tule massi* (poisson, yucca et plantain cuits dans le lait de noix de coco). Leur taille est joliment enserrée dans une pièce de tissu bleue et jaune, tandis que leurs bras et leurs jambes sont ornés d'une parure de perles multicolores appelée *wini*. Un après-midi, Siabibi, la cousine d'Aurelio, me propose de me vêtir en Kuna. C'est un honneur qui m'est fait par une femme très spéciale. Siabibi est en effet *Nele*, c'est-à-dire médium. Sa mère étant morte en

tant, ce que les jeunes générations voient comme une ouverture sur le monde n'est autre qu'une nouvelle forme d'asservissement à la technologie et au « progrès ».

Notre séjour à Yantupu tire à sa fin. Nous décidons de quit-

ter le pays en longeant la côte jusqu'en Colombie puisqu'il n'existe pas de route reliant les deux nations compte tenu de l'épaisse jungle du Darien qui recouvre toute la partie Est du Panama. Mais quitter l'île s'avère être plus difficile que ce que nous pensions. Trouver un bateau qui nous emmène directement à la frontière, a plus de

200 km de là, est quasiment impossible: les bateaux de cabotage colombiens ont interdiction de prendre des passagers depuis quelques mois seulement, tandis que les panaméens ont tous pris la direction inverse de la notre.

Après maintes recherches et négociations (les Kunas sont rudes en affaires), nous finissons par nous embarquer sur une barque de passagers jusqu'à l'île d'Ustupu, à 150 km de là. Le tourisme y est très peu développé, au contraire de Carti où s'arrêtent les grands bateaux de croisières étrangers. Pas une femme n'essaie de nous vendre ses

molas, pas un enfant ne nous demande une petite pièce, et tous préfèrent nous questionner à la façon kuna: comment t'appelles-tu ?, quel âge as-tu ?, As-tu des enfants ?, Ta maman est-elle en vie ? Comment s'appelle-t-elle ? Et ton Papa ? Certaines femmes ne nous parlent qu'en kuna, ne maîtrisant pas suffisamment l'espagnol. Impossible de déroger à l'interro-

gatoire qui dure souvent plus longtemps que ce que nous aimerions. Par contre, difficile de retourner les questions à nos interlocutrices. Nous serions considérés comme trop curieux !

De sauts de puce en sauts de puce, nous parvenons à atteindre Puerto Obaldia, poste frontière panaméen et kuna, sans avoir croisé un seul étranger.

En tant que « touristes », nous participons au changement qui bouleverse actuellement le peuple kuna. Entrer en contact avec les peuples indigènes n'est pas sans risque pour eux, aussi « éthique » que soit notre démarche. Sans le vouloir, nous sommes vecteurs de notre propre culture et de nos valeurs, si éloignées de celles de telles communautés, si puissantes et aveuglantes pour des hommes inexpérimentés.

L'avenir des peuples et des cultures du monde dépend de nous, de chacun de nos actes, de chacune de nos inactions. Ne laissons pas l'ignorance détruire le reste de diversité qui fait de la terre une mère si généreuse.

Julie Baudin



ter le pays en longeant la côte jusqu'en Colombie puisqu'il n'existe pas de route reliant les deux nations compte tenu de l'épaisse jungle du Darien qui recouvre toute la partie Est du Panama. Mais quitter l'île s'avère être plus difficile que ce que nous pensions. Trouver un bateau qui nous emmène directement à la frontière, a plus de

A tous nos amis kunas, panaméens, espagnols et français : nuedi, gracias, merci.

Nous tenons à remercier quelques amis sans qui cette aventure aurait été très différente : Marine Laurent et Ramon Gil, à Corn Island ; Sandrine Pia Casto, Carlos Brochard, Arystides Turpana, Briceida Iglesias, Kinya Piler à Panama ; Michel Lecumberry et Coco à Portobelo; Aurelio Castillo et sa famille, Horacio à Carti Yantupu ; Omar ; le père Benicio à Ustupu ; le père Mario à Mulatupu...

Nos sponsors :

Défi jeune

(DDJS du Morbihan)

Praxis

Camara de Vanne

ANA
AGENCE
PHOTOGRAPHIQUE
DE PRESSE

FUJIFILM

Crédit Mutuel
LA banque à qui parler

CA

INTERSPORT
VANNES

VANNES

Voyageurs
DU MONDE

ameriquenordsud@netcourrier.com

davidducoin@netcourrier.com

baudinjulie@hotmail.com